

COMPAGNONNAGE

R.E.P.A.S

REVUE DE PRESSE

2022 > 2008

# 2022

## ILS VOULAIENT CHANGER DE VIE ET SONT DEVENUS "COMPAGNONS"

25/03/2022

*Il ne s'agit pas d'apprendre un métier, mais plutôt des manières de s'organiser et de vivre. Témoignages d'heureux adeptes du « compagnonnage », qui voguent de lieux collectifs en entreprises coopératives.*

REPORTERRE

Montpellier, reportage

Julie délaisse ses cartons de légumes pour nous accueillir. Bouclettes au vent et tout sourire, elle travaille pour le magasin coopératif La Cagette, à Montpellier. Quelques années en arrière, la trentenaire s'épuisait dans un poste de travailleuse sociale : « La hiérarchie, le rapport aux institutions, la pression au travail, tout cela ne me convenait plus, raconte-t-elle. Je me sentais perdue, mais j'avais l'intuition que d'autres organisations du travail, plus collectives, plus épanouissantes, étaient possibles. » Un ami lui parla alors du Repas – le Réseau d'échanges de pratiques alternatives et solidaires – et de son compagnonnage alternatif. Un an plus tard, elle rejoignait cette aventure qui allait la « chambouler ».

Vieux de plus de huit siècles, le compagnonnage désigne un système de transmission de connaissances et de formation, longtemps pratiqué par des artisans et ouvriers. Au cours d'un tour de France de plusieurs années, les jeunes se rendaient d'atelier en atelier afin d'apprendre leur métier. Au sein de Repas, les compagnonnes et compagnons ne vont pas de ville en ville mais de lieux collectifs en entreprises coopératives ; surtout, il n'est pas question d'apprendre un métier, mais plutôt... des manières de s'organiser et de vivre. Avec une conviction : c'est tout ensemble que nous changerons le monde. « Faire des alternatives chacun tout seul dans son coin, c'est bien pour soi et son confort mais ça n'aura pas d'effet sociétal, explique Yann, membre du réseau. Le seul moyen pour que des expériences individuelles aient des répercussions à grande échelle, c'est de faire réseau, de diffuser, de transmettre. » Dans son livre *Quotidien politique* (éd. La Découverte, 2021), la sociologue Geneviève Pruvost prône ainsi l'« entre-substance » plutôt que l'autosuffisance, car explique-t-elle dans *Le Monde*, « l'engagement individuel est toujours associé à une dynamique collective, ancrée dans un même territoire ».



*Remplissage du silo à copeaux en chantier collectif au Battement d'ailes en Corrèze.*

« Sois le changement que tu veux voir dans le monde », certes, mais pas chacun dans son coin ! C'est un des constats fondateurs du réseau Repas, en 1994. Des sociétés coopératives, associations et lieux de vie collectifs se sont retrouvés pour échanger sur leurs pratiques. « Tous avaient l'impression d'être les seuls à essayer de penser le travail de manière non hiérarchique, et ils ont eu envie de se regrouper pour échanger et avancer ensemble », dit Yann. Parmi ces pionniers de l'autogestion : Ardelaine, une Scop qui tisse vêtements et matelas en pure laine, le Viel Audon, un hameau coopératif dans les gorges de l'Ardeche, ou encore Ambiance bois, une entreprise autogérée qui fabrique charpentes et meubles. Peut-on se passer de chef ? Quel rapport à l'argent ? Comment avoir des pratiques non sexistes, écolos, anticapitalistes ? Autant de questions que ces collectifs se sont posées – et continuent de se poser – ensemble.

*« J'ai eu envie de faire des activités manuelles, et de vivre en collectif »*

Très vite, « il y a eu l'envie d'accueillir et de transmettre les pratiques d'autogestion », dit Julie. En 1997, la première promotion regroupait huit compagnons. Vingt ans après, en 2017, ils étaient vingt-cinq. « Depuis 1997, 310 compagnons et compagnonnes âgés de 18 à 40 ans se sont formés sur vingt-trois sessions de compagnonnage et ont été accueillis par plus d'une trentaine de structures », peut-on lire sur le site du réseau. Pendant les sept mois de formation, les compagnons et compagnonnes enchaînent les périodes d'immersion au sein des lieux collectifs, et des semaines de regroupement, qui permettent échanges, retours d'expérience et auto-organisation.

Julie a ainsi passé dix semaines au sein d'À petits pas –



© Etienne Gendrin/Reporterre

COMPAGNONNAGE  
REPAS



# 2022

## ILS VOULAIENT CHANGER DE VIE ET SONT DEVENUS

### “COMPAGNONS”

25/03/2022

REPORTERRE

une structure des Hauts-de-France qui œuvre au développement rural, par l'accompagnement à la création d'entreprise, l'écotourisme ou l'organisation d'événements culturels – avant de s'immerger au Battement d'ailes, un lieu de vie et de travail collectif en Corrèze. Au cours de son compagnonnage, elle a aussi construit des toilettes sèches et un poulailler mobile, découvert des territoires méconnus – dans le Nord. « Tout ça m'a enrichie, sortie de ma zone de confort, donné du recul, l'envie de faire des activités manuelles et de travailler et vivre en collectif », dit-elle. Elle s'est ensuite investie au sein de la ferme urbaine de la Condamine, en périphérie de Montpellier, avant de rejoindre la Cagette.

Yann a rejoint le Repas, en 2015, après plusieurs années à travailler comme ingénieur. Il décrit une « prise de conscience politique sur l'écologie, le féminisme, la lutte des classes » grâce au compagnonnage, qui l'a amené à bifurquer. Comme lui, de plus en plus de compagnons suivent un chemin de reconversion. « À la fin des années 1990, la plupart des participants étaient de jeunes personnes, entre 20 et 25 ans, à peine sorties d'études, constate-t-il. Aujourd'hui, nous accueillons beaucoup de trentenaires, avec souvent un petit bout de carrière, pas mal de désillusion, une recherche de sens, et une envie de partir de la ville. »

Cette vague de « néoruraux », de « déserteurs », de « rupturistes » – autant de termes qui désignent celles et ceux qui quittent leur entreprise, leur quotidien citadin ou leur carrière – a été largement documentée ces dernières années. Selon la sociologue Geneviève Pruvost, « ces nouvelles générations ont la conviction qu'un changement de société est nécessaire et qu'il peut passer par l'action locale, notamment par l'écologisation des pratiques quotidiennes : manger, boire, dormir, se vêtir, se soigner, éduquer les enfants... » La journaliste Marine Miller a pour sa part enquêté sur « les jeunes élites face au défi écologique ». Son ouvrage, *La révolte* (Seuil, 2021), retrace la révolution de dizaines de diplômés des hautes écoles : polytechniciens, centraliens, ingénieurs, étudiants d'HEC... « Le discours de rupture semble se propager sous différentes formes chez cette fraction de jeunes cadres », écrit-elle.

*« Ces nouvelles générations ont la conviction qu'un changement de société est nécessaire »*

Surfant sur la vague, un marché de la reconversion s'est développé. Coursus, plateformes, webinaires et stages pour conduire sa transition ont fleuri, portés par des organismes privés [1]. « Beaucoup de ces formations sont centrées sur le développement individuel, sans que la dimension communautaire, sociétale soit mise en

valeur, regrette Yann. À Repas, on essaye de proposer aux personnes de se remettre en question dans une perspective de faire ensemble, faire société, dépasser l'individu. »



*On assiste à une vague de « néoruraux », de « déserteurs », de « rupturistes ».*

Face à cet essor, les réseaux alternatifs et autonomes se sont emparés du sujet, et tentent d'accompagner, à leur manière autogérée et non lucrative, la désertion des jeunes diplômés. École de la terre dans le Limousin, École des tritons sur la Zad de Notre-Dame-des-Landes, École des renardes, portée par le réseau des alternatives forestières, Internationale boulangère mobile... « Plein d'écoles informelles se créent, ancrées dans les Zad et les collectifs militants, en s'inspirant entre autres de ce qu'a créé le Repas », se réjouit Yann.

Le compagnonnage a donc encore de beaux jours devant lui.

Le réseau Repas recrute d'ailleurs sa promotion 2022-2023 : les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 24 avril.

**SOURCE**

<https://reporterre.net/Ils-voulaient-changer-de-vie-et-sont-devenus-compagnons>

2020

## SIX COMPAGNONS À L'ÉCOCENTRE

LE TRÉGOR

### STAGE. Six compagnons à l'Écocentre

Six compagnons du réseau Repas (Réseau échanges pratiques alternatives solidaires) étaient en stage à l'Écocentre, du 24 février au 10 mars. Ils ont réussi, en deux semaines et demi, à concevoir et construire un espace de collecte et de tri des déchets pour la maison associative de Spered All. Récupération de matériaux et recyclage leur ont permis de ne pas dépasser le budget. Ils devaient prendre en compte la lisibilité de l'information et de la signalisation.



Les six compagnons devant l'espace déchetterie qu'ils ont créé de A à Z.

#### La vie collective

Ils viennent de Bretagne ou de région parisienne. Ils ont un master en sciences politiques ou en conception paysagiste, un Bac horticole, ou tout autre diplôme. Certains ont tout juste terminé leurs études quand d'autres ont déjà une expérience professionnelle, d'ingénieur dans l'agroalimentaire ou

de technicien éclairagiste ou d'animateur en MJC.

« On représente une mixité des parcours mais pas des origines sociales », constate Elie. « Ce serait intéressant d'avoir des gens d'autres milieux », ajoute Axelle. « Vivre ensemble et travailler ensemble, ça reste très énergivore », remarque Emma.

« Il faut trouver un équilibre entre écouter tout le monde et réaliser », poursuit Léna. « Il faut aussi gérer toute la vie quotidienne », complète Maiwen en mentionnant leur hébergement dans un gîte de Pleumeur-Bodou.

#### Le réseau Repas

Gaïa, Axelle et leurs compa-

gnons en sont au début de leur expérience qui dure en tout huit mois. Ils vont poursuivre leur expérience dans une scène coopérative du Limousin. L'Écocentre est partenaire du réseau REPAS depuis 2016. « Il faut qu'on arrive à faire connaître ce réseau aux jeunes », déclare Elisa, permanente à l'Écocentre et ancienne compagne.

# 2019

## COMPAGNONNAGE ALTERNATIF ET SOLIDAIRE DU RÉSEAU REPAS

14 Août 2019

VILLAGE MAGAZINE

*Ouvert à des personnes qui souhaitent mûrir un projet ou simplement s'évaluer au contact de la réalité et de l'expérience d'autres qui ont fait le chemin avant eux, le compagnonnage alternatif et solidaire du Réseau Repas est une sorte de "tour de France" dans les entreprises du réseau Repas, destiné non à apprendre un métier mais à transmettre des valeurs au cœur du projet coopératif.*

*Le compagnonnage alternatif et solidaire du Réseau Repas est une sorte de "tour de France" dans les entreprises du réseau Repas, destiné à transmettre des valeurs au cœur du projet coopératif.*

Pour l'édition 2019/2020, un nouveau parcours avec : Plus de temps pour des apports structurants et des échanges de fond sur les questions de la coopération ; Une période plus longue pour construire son propre parcours au sein des structures, seul ou en groupe.

Le compagnonnage alterne entre immersions individuelles, groupes action et regroupements.

Huit-mois pour ouvrir d'autres possibles, transmettre curiosité et courage, goût de l'initiative et sens des réalités.

À partir de cette sensibilisation, des idées et des projets « utopiques » peuvent trouver une réalité

Le compagnonnage permet chaque année d'accueillir une vingtaine de compagnons et compagnones.

En 2020, il aura lieu du 12 février au 19 octobre.

### Le réseau Repas et ses entreprises

Repas, signifie : Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires et il regroupe différentes structures (GAEC et SCOP agricoles, coopératives, associations loi 1901, ...) expérimentant des rapports au travail et à l'argent différents et centrés autour des questions de l'humain et de son action sociétale, s'investissant dans la dynamique de leur territoire, proposant de nouvelles façons de s'approprier

compétences et crédibilité.

Comment transmettre et affirmer notre culture d'entreprise en contribuant à la réalisation de nouvelles alternatives concrètes ? Cette question ainsi que de nombreuses demandes de stages dans les structures ont amené Repas à concevoir en 1997 un parcours dans les entreprises, organisé sous la forme d'un "compagnonnage alternatif et solidaire". Depuis plus de 20 ans, Repas regroupe une trentaine d'entreprises dans toute la France. Celles-ci ont concrètement mis en œuvre des pratiques économiques gardant une distance sur le profit et la course à la consommation.

Elles inscrivent leur sens dans le concret de pratiques libres et solidaires et se reconnaissent d'une culture commune bien qu'elles aient des métiers et des organisations d'équipe différents.

Renseignements, liste des entreprises, modalités du parcours, inscription, dossier de candidature : <https://www.compagnonnage-repas.org/>

La date limite du dépôt des candidatures est le dimanche 6 octobre 2019, mais mieux vaut s'y prendre avant...

**SOURCE**

<https://villagemagazine.fr/compagnonnage-alternatif-et-solidaire/>

# 2018

## LES COMPAGNONS DE L'HUMAIN DANS LE TRAVAIL

12/03/2018

### LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE

*Maxime (Bretagne), Myriam, Sarah (Alsace), Julie (Picardie), Marie-Noëlle (Belgique), Alex (Centre Val de Loire), compagnons du réseau REPAS, et Marion Fauré, de la coopérative de Belêtre, sur le chantier d'espace de déchetterie-recyclerie.*

Le monde du travail actuel, son fonctionnement vertical, hiérarchisé, ses critères de rentabilité et d'efficacité, parfois au détriment de la qualité de vie des salariés et des chefs d'entreprise, ils le connaissent, certains en ont fait partie. Et ils ne s'y retrouvent pas. Ils, ce sont des jeunes actifs, âgés entre 20 et 35 ans, qui voient le rapport au travail d'une façon différente, en mettant l'humain au cœur des priorités. Ils ont rejoint le réseau d'échanges de pratiques alternatives et solidaires, le REPAS, pour se nourrir d'autres connaissances et pratiques. Pendant quinze jours (du 26 février au 13 mars), six compagnons (quatre filles et deux garçons), ont ainsi été accueillis à la coopérative paysanne de Belêtre, à Dolus-le-Sec.

Objectif : concevoir et construire un espace déchetterie-recyclerie sur la ferme. Objectif n'est pas le terme adéquat. « Cet espace est plus un prétexte à leur stage. Ils ne viennent pas ici pour apprendre un métier mais plutôt à apprendre à gérer une action », explique Marion Fauré, cogérante de la coop de Belêtre et boulangère.

“ On cherche un fonctionnement horizontal en autogestion et à ne pas reproduire des enjeux de pouvoir ”

Pendant deux semaines et demi, ce groupe de compagnons est donc parti d'un cas concret à réaliser pour « voir comment chacun se place se positionne dans le projet ». Dans cette formule de compagnonnage, aucun n'est donneur d'ordre et tous n'ont pas de compétences techniques particulières. Parmi eux, Maxime Lecoq (Bretagne), et Sarah Fernique (Alsace) sont les seuls à posséder des acquis en menuiserie. Tous ensemble, ils ont monté une charpente pour agrandir une cabane destinée au stockage. « Le but n'est pas d'aller le plus vite possible, indique Maxime. Je n'ai pas l'habitude d'être dans la position du sachant. C'est intéressant pour moi de me questionner par rapport à cela, à ce travail, de voir comment on laisse la place à ceux qui ne savent pas faire ».

### La discussion avant tout

Les stagiaires sont là pour donner et recevoir un savoir-faire et surtout un savoir être. Pour Marie-Noëlle Van Wessen (Belgique), « la clef, c'est de prendre le temps et de parler ». En effet, on discute beaucoup : avant de commencer le chantier, pendant et après, avec le soin de « ne pas laisser de côté ceux qui ne savent pas ». Toujours l'humain au centre des rela-

tions dans le travail. « Il faut questionner les priorités : est-ce que l'on travaille pour des salaires, ou pour faire ensemble ? », résume Maxime.

Après ces deux semaines et demi dans cette ferme du Lochois, le groupe rejoindra le Pas-de-Calais pour un autre projet à mener. Le compagnonnage peut aussi bien se dérouler dans une ferme, une scierie, un bistrot, etc. Et cela pendant huit mois.

« On fait tous ce parcours pour provoquer aussi le destin, se donner la chance d'avoir une révélation, une rencontre », déclare Alex Daussin (Orléans). Certains auront envie de créer leur entreprise, d'en intégrer une qui correspond à leur approche du travail, ou de repartir pour un nouveau tour de France. « Cela nous donne des outils pour nous lancer dans des choses auxquelles on croit, estiment Marie-Noëlle, et Julie, venue de Picardie. La façon de travailler en collectif, de créer son emploi avec une activité rémunératrice, c'est un challenge, et c'est autre chose que de travailler en équipe. On cherche un fonctionnement horizontal, en autogestion, et à ne pas reproduire des enjeux de pouvoir ».

### Repères

> Le réseau REPAS est un réseau d'entreprises en France évoluant dans l'économie alternative et solidaire. Il expérimente de nouveaux rapports au travail, des comportements financiers plus éthiques et plus humains, de nouvelles relations producteurs - consommateurs.

> La coopérative paysanne de Belêtre est une ferme bio de 19 hectares cogérée par cinq salariés. Ses activités sont le maraîchage diversifié, les céréales (variétés paysannes) transformées en farine et en pain, un peu d'apiculture et de l'accueil (ferme pédagogique, woofers, etc.). Elle fait partie de la vingtaine d'entreprises à accueillir des compagnons du réseau REPAS, leur assurant le gîte et le couvert.

> L'espace de déchetterie-recyclerie est le « prétexte » pour mettre en situation de travail en collectif les six compagnons. « Nous avons beaucoup de flux sur la ferme, explique Marion Fauré. Nous avons des déchets comme du plastique pour le goutte-à-goutte et les bâches pour le maraîchage, mais aussi de la ferraille, de vieux outils qu'il faut trier et réparer, et comme toute ferme, des batteries, de l'huile de vidange ». Si les compagnons n'ont pas fini le chantier en partant, l'équipe de la coop s'en chargera.

**SOURCE**

<https://www.lanouvellerepublique.fr/indre-et-loire/commune/dolus-le-sec/les-compagnons-de-l-humain-dans-le-travail>

COMPAGNONNAGE  
**REPAS**

# 2018

## JULIE, LA "COMPAGNONNE" DU RÉSEAU R.E.P.A.S.

Alain JANAULT

### HISTOIRES ORDINAIRES

*A 33 ans, Julie a décidé de rompre son cursus professionnel en quittant son emploi de cadre-animatrice enfance, son appartement, sa vie et son ancrage urbain à Toulouse. Elle s'engage dans un parcours de compagnonnage de huit mois, au sein du réseau R.E.P.A.S., Réseau d'Echange et de Pratiques Alternatives et Solidaires.*

Nous rencontrons Julie au Champ commun, coopérative autogérée, exploitant depuis 2010 une épicerie, brasserie, bar-café. C'est un pôle d'animation incontournable sur la petite commune de Augan dans le Morbihan, 1500 habitants. Elle achève une période d'immersion de cinq semaines, première étape de son parcours de Compagnonnage Alternatif et Solidaire.

"Le compagnonnage, apprend-on sur le site du réseau R.E.P.A.S., s'adresse à des personnes désireuses de comprendre et d'expérimenter les enjeux et conditions d'existence d'une structure *autogérée*. Une personne peut rejoindre le parcours dès lors qu'elle nourrit des questionnements critiques autour du travail et des rapports sociaux qu'il génère."

Comme les quinze autres compagnons et compagnonnes qui constituent la promotion 2018, Julie attend de ce parcours de formation action une clarification de son projet d'activité, plus largement un soutien à la réorientation de son parcours et mode de vie.

*Voir aussi le reportage d'Histoires Ordinaires le 18/09/2014 sur Le Champ Commun.*

### Pour Julie, tout a commencé en Afrique, à 18 ans.

Apprendre de l'expérience, c'est ainsi que Julie a toujours appréhendé sa formation. Dès le Lycée, passionnée par l'Afrique, elle participait à des projets humanitaires.

Ainsi, à 18 ans, elle part au Burkina Faso pour une mission de volontaire en soutien scolaire. "Un belle période de remise en question de mes modes de vie, de mes croyances", souligne-t-elle. Cette expérience nourrit son intérêt pour la pédagogie et la sociologie.

Originaire de la banlieue parisienne, après le bac et

une année préparatoire à l'IUFM, elle s'est finalement engagée dans des études de sociologie. Toujours désireuse de confronter ses savoirs à la pratique, elle repart en Afrique, cette fois-ci au Mali, avec une question de recherche : comment s'entretient le mythe de la France chez les candidats à l'émigration. Elle veut comparer les discours qu'ils tiennent sur leur conditions de vie quand ils sont en France puis quand ils retournent dans leur famille au pays.

"C'était passionnant en terme de découverte et de rencontres humaines, se rappelle Julie, mais je me suis vite aperçue que mon hypothèse, construite sur mon expérience du Burkina, ne tenait pas. Ces deux peuples ont des modes de vie très différents." Elle ne peut donc valider son mémoire. "Les profs, se rappelle-t-elle, m'ont dit que de toute façon ma démarche était trop anthropologique, pas assez sociologique".

Qu'à cela ne tienne, Julie décide de bifurquer et s'inscrit en licence d'anthropologie à l'Université de Bordeaux. L'occasion d'un second séjour au Mali.

"Je suis allée questionner les habitants d'un village sur l'importance pour eux d'une radio locale".

Toute l'année, Julie s'était intéressée au fonctionnement d'une radio communautaire bordelaise. Forte de cette expérience, elle proposait à une association qui gérait depuis vingt ans une radio dans un village africain, de mieux connaître ses auditeurs et de mesurer l'impact de ses émissions.

"C'était une vraie radio de service, toute la communication entre les habitants du village passait par ce média". Suite au mémoire d'étude de Julie, l'association obtient un financement de l'ONU pour réhabiliter l'antenne de la radio.

### Julie, la "compagnonne" du réseau R.E.P.A.S.

Depuis qu'elle travaille, Julie conduit des actions d'éducation populaire

Malgré son intérêt pour les études d'anthropologie, Julie ne poursuit pas en master 2 :

"Il fallait que je m'autofinance et ce n'était pas possible en suivant la fac."

Alors elle se réoriente et prépare, en formation qualifiante en alternance rémunérée, le DEJEPS (diplôme d'études jeunesse, éducation populaire, sports). Elle se forme à la coordination de projet de développe-



ment sur les territoires et en réseau. Son stage pratique se déroule d'une part en MJC et avec l'association Sol Africa. Elle va encadrer un groupe de jeunes Toulousains pour qu'ils se forment, par la pratique, à l'accompagnement de projets humanitaires.

" L'idée était de leur apprendre à transmettre des connaissances en expérimentant".

Julie renoue là avec son intérêt pour la pédagogie : "Dans mon enfance, je rêvais de devenir institutrice. C'est pourquoi, au début de mes études, j'avais pensé passer le concours de l'IUFM. Mais j'ai été très déçue par les cours préparatoires où jamais on ne parlait de pédagogie mais seulement des disciplines. Je n'avais pas envie de transmettre des savoirs, mais plutôt de transmettre des valeurs, de développer l'esprit critique des enfants.

" C'est dans l'éducation populaire qu'elle pourra le mieux éprouver cette orientation.

Son DJEPS en main, elle trouve un emploi de directrice adjointe au CLAE de Toulouse (centre de loisir associé à l'école) qui accueille 300 enfants et emploie 20 [animateurs.trices](#)) géré par le CMEA :

"Dans cette fonction, j'ai pu réinvestir mon approche inter-culturelle et ma forte sensibilité à l'écologie."

Ses 35 heures d'activité professionnelle au CLAE lui laissent des loisirs. Elle s'engage alors bénévolement comme directrice de chantiers à l'association Etudes et Chantiers.

" Là, j'ai appris plein de choses sur le vivre ensemble sur un chantier et éprouvé le plaisir de travailler en plein air."

Le management des chantiers de volontaires mais aussi la gouvernance de l'association Etudes et Chantiers, fonctionnent selon les principes de l'horizontalité et de l'autogestion.

"En comparant avec la manière dont nous fonctionnions au CLAE, je me suis posée des questions sur le fonctionnement hiérarchique. Avec des membres d'Etudes et chantiers, on s'est mis à réfléchir à comment nous aimerions travailler : avoir un engagement plus physique , moins intellectuel, construire, faire de la cuisine, pétrir et cuire le pain... à notre rythme, sans devoir répondre à des commandes extérieures. Faire à notre image..." Emergent donc plein de projets, à conduire seule ou en collectif.

Pour répondre à cette aspiration, Julie ressent - après six années au travail - le besoin de se former à nouveau, mais à sa manière...

"Je prends la décision de quitter mon travail pour un an de woofing". J'avais besoin de voir comment je me comport

erais sur des activités concrètes, techniques." Alors elle séjourne chez un couple et contribue au travaux de rénovation de leur maison.

"Avec eux, précise Julie, j'ai aussi découvert la production et la vente de plantes médicinales. Ils m'ont appris comment on pouvait en vivre."

C'est ce couple qui informe Julie sur l'existence du réseau R.E.P.A.S dont elle devient "compagnonne", en février 2018.

**SOURCE**

[https://www.histoiresordinaires.fr/Julie-la-compagnonne-du-reseau-R-E-P-A-S\\_a2168.html](https://www.histoiresordinaires.fr/Julie-la-compagnonne-du-reseau-R-E-P-A-S_a2168.html)

# 2018

## LE REPAS : UN RÉSEAU DE COMPAGNONS SOLIDAIRES

22.03.2018 | Balthazar Gibiat

SOLIDARUM

*Le R.E.P.A.S. est, comme son nom l'indique, un Réseau d'Echanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires. Là où le compagnonnage fonctionne de façon générale au sein d'une unique corporation, ce réseau a créé un « compagnonnage alternatif et solidaire » pour permettre des échanges et transmissions de savoirs et savoir-faire entre des métiers qui généralement s'ignorent.*

Au début de l'aventure, au milieu des années 1990, « nous étions chacun dans notre coin, à défendre des valeurs un peu à la marge, se souvient Michel Lulek, membre historique du Repas. Et le souhait général était d'échanger sur nos pratiques. L'idée était d'être entre pairs pour réfléchir, échanger, se donner mutuellement des idées, identifier nos difficultés et comment on les résolvait. » Des rencontres biennuelles ont permis de jeter les bases de ce réseau inédit, et ainsi se sont tissés jusqu'à aujourd'hui des liens de solidarité de plus en plus tangibles entre des professions auparavant déconnectées les unes des autres.

### Mettre en commun les expériences

Au cœur de ce réseau, une question : « Comment présenter ce qu'on fait, et expliquer comment on l'a réalisé, à tous ceux qui ont l'envie de monter des projets similaires ? » Ainsi est née l'idée d'un compagnonnage alternatif et solidaire, qui se démarque du compagnonnage classique, plus « vertical » et descendant. « Plutôt que d'apporter une réponse univoque, forcément partielle, nous proposons un corpus de solutions, plurielles, sous la forme d'un parcours au travers de différentes entreprises. » GAEC agricoles, coopératives de consommation ou de production, associations loi 1901 ou S.A.R.L., etc. : une trentaine de structures réparties dans toute la France forment ainsi le réseau « informel » Repas. Leur but : mettre en commun leurs ressources, échanger leurs savoirs et mutualiser leurs compétences, et ce malgré des tailles et statuts juridiques aussi divers que les métiers qu'elles mettent en œuvre (agriculture, élevage, artisanat, recyclage, production de laine ou de bois, pédagogie, etc.).

### Le bénéficiaire devient formateur

Avant de devenir membre du « comité de pilotage » de ce dispositif, Yann Andrieu, 28 ans, en a lui-même

été bénéficiaire en 2015. « J'avais travaillé pendant un an dans une menuiserie, où chaque salarié participait aux décisions. Ce mode de fonctionnement m'ayant bien plu, j'ai donc intégré le réseau Repas. » Lors de cette formation itinérante, ce nouveau compagnon passe notamment par Ambiance Bois, l'entreprise qui l'embauchera. Surtout, Yann Andrieu choisit de passer à son tour le relais en devenant formateur. « On commence avec une semaine de regroupement, qui réunit les compagnons et les formateurs. On présente alors le parcours et les différentes structures, puis on lance plein de petits ateliers pour commencer à se poser des questions de société, mais aussi plus personnelles... » Sur le mode participatif et réactif, plus que sur le format conférence.

Dans ces ateliers, la distinction s'efface entre compagnons et formateurs. Suivent cinq semaines d'immersion où le compagnon part seul en stage dans l'une des structures du réseau. Le choix s'effectue par tirage au sort. Puis il y a cinq autres semaines de « groupes actions » : 6 à 8 personnes qui doivent vivre et travailler ensemble. « Comme une espèce de petite bulle artificielle de vie de groupe, autour d'un chantier. C'est un moment fort, parce qu'il faut tout remettre à plat collectivement, avec d'autres qu'on n'a pas choisis : À quelle heure on commence à bosser le lendemain ? Est-ce qu'on se prend des week-ends ? Est-ce qu'on mutualise l'argent ? » Les questions ne manquent pas, tout comme les tensions, nécessaires pour au final resserrer les liens. A l'issue de ce « groupe action », tous se retrouvent pour une semaine de bilan et de mise en perspectives. (...)

### (...) Le difficile obstacle du financement

Non professionnelle ou qualifiante, ce type de formation ne rentre dans aucune case. La présence d'un organisme de formation agréé au sein du Repas, l'association Le Mat, a tout de même permis sa validation auprès des pouvoirs publics, et donc une prise en charge partielle. « Pendant plusieurs années, les régions Rhône-Alpes et Limousin ont financé cet outil, précise Michel Lulek, car beaucoup des personnes qui passaient par le compagnonnage s'installaient ensuite à proximité des entreprises qui les avaient accueillis, comme ici sur le plateau de Millevaches. » Malgré d'autres financements complémentaires, le



Repas ne parvient pas à couvrir l'intégralité du coût de chaque formation, estimée à 4 000 €. Outre sa participation au collectif, il est donc demandé à chaque compagnon une participation minimum, de l'ordre de 400 €, pour couvrir les frais d'hébergement et de nourriture lors des trois regroupements du parcours « initiatique ».

Chaque année le Repas doit ainsi jongler pour boucler ce budget. « Nos autres charges, précise Yann Andrieu, administration, heures de présence et défraiement des formateurs, sont financées en partie par une participation libre des compagnons et par des demandes de subventions, essentiellement des régions. Là encore, c'est très fluctuant d'une année sur l'autre, et notre variable d'ajustement est le taux horaire auxquels sont rémunérés les formateurs : parfois vingt euros de l'heure, parfois rien du tout... »

## La transmission, valeur cardinale du compagnon

De 1997 à 2015, quelque 300 compagnons ont pu évaluer leur projet au contact de la réalité et de l'expérience d'autres ayant fait le même chemin avant eux. Quant aux structures, elles en tirent un bilan très positif, même si cet outil ne répond pas précisément à leurs besoins de recrutement. En moyenne, un compagnon sur cinq crée sa propre activité, un autre est embauché dans l'une des structures du réseau, les autres devenant salariés ailleurs ou s'engageant dans des formations qualifiantes... Dans cette démarche, l'essaimage reste fondamental : les anciens compagnons forment à leur tour un réseau, dont les membres se soutiennent mutuellement pour ajuster les projets de chacun

Si, dans un premier temps, le Repas n'avait aucune structure juridique, une association est née en 2003 suite à la création d'une maison d'édition, spécialisée

dans la publication de témoignages. « Pour fêter ses vingt ans d'existence, Ardelaine, une SCOP implantée en Ardèche, avait écrit son histoire, se souvient Michel Lulek. À Ambiance Bois, nous avons suivi son exemple, en devenant nous-mêmes éditeurs. » Quinze livres ont déjà été édités, deux autres sont chez l'imprimeur et cinq en préparation, tous inscrits dans cette même volonté de transmission. « Quand on est inscrit dans la pratique, on peut porter une parole sur cette pratique. »

# 2017

## LE COMPAGNONNAGE ALTERNATIF PROPOSE

### DE "VIVRE ET FAIRE ENSEMBLE"

08/09/2017 | *Mikaël PICHARD*

OUEST FRANCE

Le compagnonnage associatif c'est le « faire ensemble et le vivre ensemble ». Le réseau a fêté ses vingt ans les 9 et 10 septembre au Gaec Radis and Co à Montfleurs.

#### Le compagnonnage alternatif et solidaire, c'est quoi ?

Définissons déjà ce qu'il n'est pas. Il ne s'agit pas de l'apprentissage d'un métier au sens strict du terme. « Ce n'est pas une formation professionnalisante », précise Lisa Gasser, compagne. Le compagnonnage alternatif s'adresse à des personnes désireuses d'expérimenter les enjeux et les conditions d'existence d'une structure autogérée. Le compagnonnage est basé sur l'échange des savoirs et l'écoute.

#### Quelle en est la philosophie ?

« On est dans le faire ensemble, poursuit Lisa Gasser. Il s'agit de travailler autrement et à plusieurs. Sans hiérarchie, ni chef. » La philosophie de ce compagnonnage est « d'inventer des nouvelles formes de travail et de vie. »

#### Où peut-on faire du compagnonnage alternatif ?

Le compagnonnage concerne tous types de secteurs et de structures : associations, fermes collectives, sociétés coopératives et participatives... Toutes sont membres d'un réseau national, le Repas (1). Ce réseau a fêté ses 20 ans les 9 et 10 septembre au Gaec (Groupement agricole d'exploitation en commun) Radis and Co, à Montfleurs, en Mayenne. Un festival participatif s'est tenu pour l'occasion, avec des ateliers de théâtre, de musique et de contes.

#### Comment se déroule ce compagnonnage ?

Il y a d'abord une phase d'immersion avec la découverte des structures, puis une phase de mise en pratique. Le compagnonnage dure de cinq à huit mois. Il peut être reconnu par Pôle emploi. En 20 ans d'existence, le réseau a « formé » plusieurs centaines de compagnons.

**SOURCE**

<https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/montfleurs-53240/le-compagnonnage-alternatif-fete-ce-week-end-5236546>

COMPAGNONNAGE  
**REPAS**

# 2014

## COMMENT SE FORMER AUX ALTERNATIVES ?

### 3 QUESTIONS À YANN SOURBIER, DU RÉSEAU REPAS

N°429 - Décembre 2014

SILENCE

*Le réseau d'Echanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires (REPAS) propose chaque année des formations pour les jeunes désireux de se former aux alternatives, à travers un compagnonnage dans certaines entreprises qui en sont membres.*

Est-ce qu'avec la crise, vous avez vu cette demande augmenter, évoluer ?

Le profil des jeunes, des parcours et des projets est-il le même qu'au début ?

Y a-t-il beaucoup de projets qui se concrétisent ?

Des projets se concrétisent en permanence, certains sont même entrés dans le comité de pilotage du compagnonnage alternatif. Ils deviennent à leur tour pour les nouveaux compagnons des lieux d'immersion pour découvrir comment fonctionne un projet d'entreprise alternative en phase d'émergence. Cela enrichit notre réseau qui était à la base plutôt composé de structures de plus de 20/30 ans d'histoire (Ardeleine, ferme de la Batailleuse, Ambiance Bois...). C'est un plus pour le parcours de compagnonnage que des jeunes qui se sont engagés dans la création de structures alternatives, qui sont passés à l'acte pour être plus cohérents avec leurs valeurs, puissent témoigner de leur expérience auprès de leurs pairs. Nous ne formons pas aux alternatives, nous aidons à les concrétiser en actes tangibles. Passer des idées aux pratiques reste un gros point de blocage en France... et pour nous la crise ne date pas de 2008.. c'est un mensonge médiatique de faire croire ça !

À la fin des années 90, beaucoup de projets tournaient autour des fermes pédagogiques, puis depuis 5 / 6 ans on sent une motivation autour de l'éco-construction, de la boulangerie et toujours de l'agriculture. Mais les projets se complexifient, intégrant des dimensions culturelles (café-philo, bar-librairie-épicerie) et des filières plus longues, de la production à la transformation puis à la vente directe avec une volonté d'éduquer les consommateurs et de valoriser les circuits courts, l'agriculture biologique, l'éco-tourisme et la convivialité.

Les jeunes qui participent au réseau veulent concilier leur vie personnelle et leur activité professionnelle avec une activité militante bien éloignée de celles des

partis politiques et des luttes manichéennes et duales des années Mitterand. Cette nouvelle génération est ouverte aux débats et s'enrichit des paradoxes et de la contradiction au lieu de les rejeter.

Elle expérimente des formes nouvelles de solidarité, utilise les réseaux sociaux, encourage la culture du partage incitant à utiliser les biens plutôt que les posséder. Par exemple, les jeunes ne veulent plus de la bagnole, ils préfèrent le co-voiturage. S'ils achètent des camions aménagés c'est pour résoudre individuellement les frais de logement et de transport ! Alors qu'il y a 30 ans on cherchait à promouvoir la propriété collective.

Estimez-vous que le réseau des alternatives écologiques se développe ?

Ce réseau d'alternatives trouve-t-il une forme de traduction au niveau politique ?

Nous commençons à nouer des liens avec d'autres acteurs de l'accompagnement alternatif ou coopératif comme l'équipe de la FEVE de l'Arche de Saint Antoine, celle des Amanins et de la Scop Oxalys, les collectifs de la nouvelle éducation populaire (Université du Nous et la SCOP l'Orage) ou les réseaux de l'habitat groupé, de l'éco-construction ou de la permaculture mais nous sommes dispersés, très pris par nos activités respectives et le temps, l'énergie et les moyens manquent pour structurer une offre plus ambitieuse et mieux organisée.

Le niveau politique est globalement sourd à toute cette ébullition. (...)

(...) Heureusement des personnalités se battent pour soutenir en région nos dynamiques mais elles avouent elles-mêmes être en marge et

perdre espoir...

Le politique n'a pas encore intégré qu'il doit rendre possible ce qui est nécessaire car aveuglé par ses vieilles grilles de lecture du monde, il ne voit pas ce qui est nécessaire !

## Pensez-vous qu'il existe suffisamment de filières de formation pour construire des éco-projets ?

Les filières sont peu organisées et peu reconnues par les pouvoirs publics. Personne n'a encore compris combien il pouvait être utile de former les jeunes à la transition. Il est urgent de sortir du mécanisme de l'attente passive d'un emploi en fin d'études ou de for-

mation qui conduit à la résignation et à un sentiment d'impuissance. Beaucoup de jeunes errent dans les masters de développement durable, de l'économie sociale ou de l'écologie. Sans dénigrer ces formations, ne serait-il pas plus utile d'accompagner les jeunes qui ont des idées ou des projets vers des formes modernes d'entrepreneuriat coopératif ? L'enjeu aujourd'hui est de stimuler les initiatives porteuses d'une éthique humaine et écologique forte au service du bien commun.

**SOURCE**

<https://www.revuesilence.net/numeros/429-Que-vivent-nos-75-langues-regionales/>

# 2015

## LISE, COMPAGNONNE DANS DES ENTREPRISES

### ALTERNATIVES ET SOLIDAIRES

31 Août 2015 | Jean-Sébastien MOIZAN

#### TERRI(S)TOIRE

*Lise est une jeune femme de 27 ans, un peu perdue, un peu rêveuse. Au printemps, elle a passé cinq semaines en immersion au Champ commun, à Augan, avant-dernière étape de son compagnonnage alternatif et solidaire. Avant de servir l'Auganaise sur le zinc de l'estaminet morbihannais, elle avait construit des buttes permacoles et un poulailler en Corrèze, ou encore aménagé une clôture dans le Jura.*

Quand elle a descendu les 800 mètres du chemin escarpé qui l'a menée au Viel Audon cet hiver, Lise ne savait pas grand-chose de ce qui l'attendait en bas. «C'est assez dingue comme lieu,» s'émerveille-t-elle encore aujourd'hui. Au bord de l'Ardèche, le village, abandonné depuis le XIXe siècle, a été réhabilité à partir des années soixante-dix. Au fil des ans, 11 000 volontaires ont apporté leur pierre. Certains étaient de passage, d'autres sont restés. Le Viel Audon n'est pas accessible en voiture, mais il foisonne d'activités de toutes natures : agricoles, éducatives, culturelles.

Il est aussi le siège du réseau Repas, qui regroupe une trentaine d'entreprises de toute la France, partageant une vision commune de l'économie, où le profit n'est pas le seul objectif. Chaque année, pendant quatre mois, ces structures organisent un compagnonnage alternatif et solidaire visant à transmettre des valeurs et l'envie d'agir collectivement. Ce tour de France a débuté le 11 février au bord de l'Ardèche. Une vingtaine de compagnons avaient alors descendu le sentier muletier aux côtés de Lise, pour un premier rassemblement (R1) d'une semaine. «Je pense que c'est important de faire le R1 là. Ça marque la frontière, le début d'autre chose.»

Pendant ces quelques jours, les compagnons sont entourés des «copils», les membres du comité de pilotage, issus des différentes entreprises participantes. «J'ai réalisé qu'un autre monde existait, enfin pas un autre monde, mais une autre manière de faire. Pour le coup, tout le monde se pose des questions de fous sur l'autogestion, les relations de pouvoir, etc. C'est leur quotidien.» Avec son parcours un peu cabossé, avec ses doutes, elle est intimidée. Mais alors qu'elle s'apprête à «bouffer du collectif 24 h/24», impossible de se cacher. Il faut se découvrir, aux yeux des autres et à ses propres yeux. «Leur but, c'est que tu arrives à comprendre ce qui t'a amené là. Je n'avais pas réfléchi à tout ça. Je ne savais pas pourquoi j'étais là, je ne savais pas d'où je venais.»

#### «Envie de voir l'autre côté»

Les études ont fait de Lise une intellectuelle, mais ses mains l'ont toujours démangée. Au collège, déjà, les métiers manuels et le travail du bois l'attiraient. On l'a dissuadée de choisir cette voie : vu ses notes, ce sera pour elle le lycée général et l'université. Alors, elle a étudié la sociologie puis l'anthropologie, à Tours. Elle s'est intéressée aux minorités à travers l'exemple de la Roumanie et de ses communautés hongroise et lipovène.

Indépendamment de ses recherches, la fac va élargir son horizon. Elle y découvre le militantisme et de nouvelles manières de faire. «Je me suis rapprochée d'autres milieux où la question du travail collectif fait vite son apparition. Tu en entends parler, tu trouves tel ou tel projet génial, mais cela paraît complètement utopique. De là à imaginer que tu peux en faire partie...» De là où elle vient, ce n'est pas imaginable. Chez elle, on valorise la réussite professionnelle, mais on n'interroge pas le mode de vie ou de consommation.

En 2012, Lise obtient à 24 ans son master recherche en anthropologie, qui ne lui ouvre guère d'autres perspectives que de poursuivre les études par un doctorat. Elle choisit un tout autre chemin, loin des bibliothèques. «J'en avais un peu marre d'être dans l'intellectuel. Pour moi, à ce moment-là, il y avait une scission bien précise entre travail intellectuel et travail manuel. J'avais envie de voir l'autre côté.»

#### Les gens planqués dans le Morvan

La rupture est radicale. La Tourangelle quitte sa région natale pour la Bourgogne où son copain, enseignant, a obtenu un poste. C'est là, au cœur du parc naturel du Morvan, qu'elle entreprend de réaliser son vieux rêve et de passer un CAP d'ébénisterie. Dans la foulée de son diplôme, elle trouve un employeur. «J'étais à fond dans mon fantasme : en plein milieu rural, dans une mini-entreprise, on travaillait le bois. C'était chouette.» Mais l'ancienne étudiante n'a pas laissé sa tête à la porte de l'atelier et s'interroge : quel bois utilisent-ils ? Comment le traitent-ils ? Qui peut se payer le luxe d'un meuble sur mesure ? Ses questions ne passent pas auprès de son employeur et elle prend la mesure de la réalité de l'entreprise. «Je n'avais pas mon mot à dire. En fait, cela ne relève (...)



(...) pas de l'ouvrier. Cela relève du patron et il n'y a pas de discussion à avoir.» L'aventure se termine dans la douleur au bout de dix mois.

Elle alterne alors chômage et saisons en agriculture, tantôt portée par ses rêves, tantôt rongée par les doutes. Elle envisage ainsi de créer sa propre entreprise d'ébénisterie, qui valoriserait les bois locaux et recyclés. Mais travailler seule, enfermée dans son atelier, l'effraie. «Je n'allais pas très bien avant de partir en compagnonnage. Je ne me sentais pas la force de porter un truc moi-même.»

Pourtant, au milieu de ses atermoiements, quelque chose semble en train de se construire. Depuis Roussillon-en-Morvan, son petit village de 270 habitants, Lise se crée un réseau. Elle a sympathisé avec deux femmes qui tentent de monter un lieu alternatif. «Pour l'instant, il est pas mal rêvé, il y a moyen d'y projeter plein de choses.» Elle a aussi ses habitudes à l'auberge, dont la tenancière est devenue une amie.

Au-delà de son village, elle recherche les initiatives alternatives, rencontre des personnes qui tentent de s'organiser à plusieurs. Et il y a de quoi faire : «Pas mal de gens viennent se planquer dans le Morvan pour faire des petits projets tranquilles.» C'est au cours de cette pérégrination qu'on lui parle du compagnonnage. C'est une sorte de woofing, lui dit-on. L'idée la séduit. Après avoir déconstruit ce qu'on lui avait appris, elle veut construire et a besoin qu'on l'aide. Un jour de novembre, pendant les vendanges, on lui apprend que sa candidature est acceptée. Trois mois plus tard, elle débarque au Viel Audon.

## Des réunions et des arbres

Après la semaine inaugurale en Ardèche, Lise est envoyée à Cornil, entre Tulle et Brive, pour rejoindre le Battement d'ailes, destination qu'elle a tirée au sort. «C'est un centre agro-écologique en Corrèze, qui a fait le choix de ne pas se spécialiser. Ils font beaucoup de choses différentes : formation, hébergement, maraîchage, construction, etc. Ils animent des jardins en prison, louent des toilettes sèches, portent des projets de jardins partagés en ville.» Pendant cette première immersion, elle partage le quotidien des permanents. «J'ai fait des buttes permacoles, préparé une bourse aux graines, participé à beaucoup de réunions, planté plein d'arbres.» Les échanges avec les membres du Battement d'ailes lui permettent aussi d'affiner ses objectifs et son projet. «Je m'intéressais à l'intégration des nouveaux venus, parce que mon idée était de rejoindre les copines [porteuses du lieu collectif à Roussillon]»

Après cette immersion individuelle de cinq semaines, les compagnons se retrouvent à quelques-uns pour former un groupe d'action collective à qui sera confiée la réalisation d'un chantier. Au sein d'une entreprise du réseau, ils forment une petite communauté de travail et de vie autonome qui va devoir s'organiser, coopérer et surmonter les problèmes qui ne man-

queront pas d'apparaître. Au bout de deux semaines et demie, le groupe change de structure et de mission. Cela doit lui permettre de repartir de zéro pour rectifier le tir.

Hasard du tirage au sort, le groupe d'action de Lise s'est d'abord retrouvé au Battement d'ailes avant de s'envoler pour la Batailleuse, une ferme pédagogique dans le Doubs. En Corrèze, les six compagnons ont construit un poulailler pour une trentaine de poules. À la ferme de la Batailleuse, il s'agissait d'aménager une clôture adaptée à l'accueil d'enfants. Malgré quelques problèmes liés aux questions de pouvoir et à la prise d'initiative, les chantiers se sont plutôt bien déroulés. «Nous avons fait beaucoup de récup', c'était un peu ça notre trip.

Nous essayions de comprendre quelle personne pouvait nous apporter tels matériaux en discutant, en nous baladant.» Le collectif de vie a en revanche eu plus de mal à s'entendre. «Nous avons des personnalités très différentes, les gens n'étaient pas là pour la même chose. Mais cela a été riche, nous avons vraiment essayé de comprendre.»

## Un écho à ses propres questionnements

Fin avril approche, dix semaines ont passé depuis la découverte du Viel Audon. Dans quelques jours, les compagnons se retrouveront tous pour le deuxième rassemblement. C'est alors que Lise reçoit un coup de fil de son amie bourguignonne, celle qui tient l'auberge, qui lui dit qu'elle veut faire de son établissement un lieu collectif. L'hypothèse avait déjà été évoquée, mais cette fois la décision semble actée. «J'ai dit que j'allais y travailler.»

Début mai, le deuxième rassemblement se tient au Battement d'ailes. Les compagnons vont y faire un bilan d'étape avant de repartir pour une nouvelle immersion ou un nouveau groupe-action de cinq semaines. Cette fois, ils ont le choix de la structure. Lise se dirige alors vers la Bretagne pour découvrir le Champ commun, coopérative de services de proximité, à la fois épicerie, café-concert et micro-brasserie. Les problématiques du lieu, porté par six salariés et une centaine d'associés, fait écho à ses propres questionnements : «Comment rassembler ? Autour de quelles valeurs ? Comment faire pour que les gens s'investissent ?»

Fin juin, le compagnonnage alternatif et solidaire de Lise s'est arrêté sur un dernier rassemblement aux GAEC des Champs libres, en Haute-Vienne. Ce tour de France lui aura permis d'apprendre des modes de fonctionnement, des outils pour faire avancer un projet collectivement, évacuer les frustrations, anticiper les conflits. Il lui reste maintenant à trouver comment les mettre en œuvre à Roussillon-en-Morvan.

**SOURCE**

[http://www.researepas.free.fr/dotclear/public/Presse/article\\_Territoires\\_08\\_2015\\_Lise\\_compagnonne.pdf](http://www.researepas.free.fr/dotclear/public/Presse/article_Territoires_08_2015_Lise_compagnonne.pdf)

# 2015

## LE BATTEMENT D'AILES ACCUEILLE DES COMPAGNONS

### D'UN TOUR DE FRANCE ALTERNATIF

29 Avril 2015 | Jean-Louis Mercier

#### LA MONTAGNE

*Huit compagnons viennent de passer plusieurs jours à Cornil, pour la réalisation de deux chantiers, et surtout pour l'apprentissage du travail et de la vie en commun.*

Ils ne se connaissent pas, mais ils ont des projets communs, et vivent ensemble depuis déjà plusieurs semaines. Ce sont les huit compagnons qui sont actuellement en formation au Battement d'ailes, à Cornil.

Depuis février, ils sont sur les routes de France, à la découverte de l'économie sociale et solidaire telle que la défendent des entreprises et des associations. Le réseau REPAS (Réseau d'échanges de pratiques alternatives et solidaires) a mis au point, pour eux et la douzaine d'autres jeunes concernés, un parcours itinérant, entre immersion simple dans une structure et réalisation de chantiers.

À Cornil, deux chantiers leur ont été confiés : la réalisation d'un poulailler mobile et l'extension d'un atelier.

« Conception, budget, réalisation, ils doivent se débrouiller pour tout » explique Violaine Brossard, du Battement d'ailes. « Ils doivent s'organiser entre eux, organiser leur vie collective. Ils ont un référent technique auquel ils peuvent poser des questions, il y a un suivi humain, des points intermédiaires ». Pour le reste, à eux de jouer.

Mais le vrai enjeu n'est pas la construction du poulailler, c'est la construction humaine. « Le chantier, c'est le prétexte. La question est de savoir comment en arrive à travailler ensemble » résume Léo, 19 ans,

étudiant en philo. « On n'a jamais appris à prendre des initiatives, à nous organiser par nous-mêmes. Là, nous sommes libres de prendre nos décisions » complète Romain, étudiant en environnement.

L'organisation est celle que le groupe choisit, à l'inverse d'une organisation hiérarchique avec un système pyramidal de décision. D'où la nécessité de réunions et d'un dialogue permanent.

Chacun a un parcours différent, son propre savoir-faire, et c'est la cohésion de l'ensemble qui permet de réaliser quelque chose. « Le fait de réfléchir à plusieurs permet de mutualiser les forces, mais aussi de minimiser la prise de risque » explique Marie. Le groupe « rend plus intelligent » car les solutions aux problèmes se trouvent à plusieurs.

**« On passe à l'action, on rend les choses concrètes »**

Les Compagnons viennent chercher là une expérience nouvelle de vie, une façon différente d'envisager la société, plus solidaire. « On laisse de côté la philosophie de comptoir, tranche Anaïs, archéologue et charpentière de formation. On passe à l'action, on rend les choses concrètes ».

Cette session de compagnonnage est vécue comme un temps de rencontre, de partage de savoirs. Une expérimentation avant de repartir chacun vers ses études, ou sa création d'entreprise ou toute autre voie qui met « en phase avec soi-même ».

**SOURCE**

[https://www.lamontagne.fr/tulle-19000/actualites/le-battement-d-ailes-accueille-des-compagnons-dun-tour-de-france-alternatif\\_11423078/](https://www.lamontagne.fr/tulle-19000/actualites/le-battement-d-ailes-accueille-des-compagnons-dun-tour-de-france-alternatif_11423078/)

COMPAGNONNAGE  
**REPAS**

# 2014

## COMPAGNONS DU COLLECTIF

N°4 - 11 Novembre 2014

L'UTOPIK

*Découvrir une autre organisation du travail à travers plusieurs structures, tel est l'objectif du compagnonnage mis en place depuis 1997 par le Réseau d'échanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires (REPAS). Durant plusieurs mois, les compagnons expérimentent la vie en groupe et l'autogestion collective.*

Chaque année, le Réseau REPAS propose une formation originale sous forme de compagnonnage à des personnes désireuses de travailler hors du cadre d'entreprises classiques. Durant cinq mois, une vingtaine de compagnons découvrent de nouveaux rapports au collectif et au travail au sein de plusieurs structures du réseau : des SCOP (Sociétés coopératives et participatives), des associations autogérées, des groupements agricoles, etc. à la différence des compagnons du devoir, ceux du réseau REPAS ne sont pas là pour apprendre un métier, mais pour se former à des modèles économiques alternatifs, basés sur la coopération.

Cette année, ils sont 23 inscrits, 16 filles et 7 garçons, entre 20 et 40 ans. « Il n'y a pas de profil particulier. Mais tous ont en commun d'être en recherche personnelle par rapport au système, avec une volonté de vivre et de travailler autrement », indique Edwige Roche, du réseau REPAS. De février à juin, les compagnons alternent entre immersion individuelle dans les structures et « groupes-actions » au cours desquels ils réalisent un projet collectif. Trois regroupements sont aussi organisés, qui réunissent l'ensemble des compagnons et les référents de chaque structure accueillante (le comité de pilotage). Ces moments permettent à chacun de définir ce qu'ils attendent du compagnonnage, de répartir les compagnons dans les différentes entreprises et associations et de jeter des bases de réflexions autour de l'autogestion. Le dernier regroupement est également l'occasion pour les compagnons de présenter leurs réponses à des questions de société sur lesquelles ils ont choisi de travailler. Cette année, certains planchent sur la ruralité et la séparation faite entre néoruraux et autochtones, d'autres sur les questions de genre, ou encore sur le travail ...

### Un cheminement personnel

C'est lors d'un groupe-action au sein de la Batailleuse, une ferme pédagogique établie dans le Doubs, que nous rencontrons cinq des sept compagnons qui travaillent ici durant cinq semaines. Après avoir passé chacun plusieurs semaines en immersion et en groupe-action, ils ont choisi de poursuivre l'aventure sous la forme d'un autre groupe-action. à la Batailleuse, le petit groupe s'est fixé comme objectif de « réaménager l'entrée de la ferme pour en faire un lieu accueillant et qui exprime le projet et les activités de l'association, tout en améliorant l'outil de travail ». Ils bénéficient pour cela d'un suivi technique, « mais doivent assurer eux-mêmes l'organisation de leur travail, la répartition des tâches et la gestion de leur vie quotidienne ». Au-delà du projet, c'est surtout l'occasion d'expérimenter le travail autogéré. « On vient chercher du collectif », résume Lucile.

Pour la plupart d'entre eux, ce compagnonnage est surtout un « cheminement personnel » qui soulève beaucoup d'interrogations. « Quelle est la place qu'on occupe dans un groupe, ou que l'on voudrait occuper, sont des questions récurrentes », explique Elsa.

« Se former à une culture coopérative, découvrir ce qui sous-tend la vie en groupe sont des catalyseurs de remises en question », confirme Nicolas. Certes, cinq mois passent très vite. Mais « on a le temps d'aborder de nombreuses questions », estiment les compagnons. Et rien n'empêche ceux qui le souhaitent de prolonger l'expérience avec un compagnonnage « à la carte », en rendant visite à des structures qui les intéressent plus spécifiquement.

Depuis les débuts du compagnonnage alternatif et solidaire en 1997, environ 350 compagnons sont passés par cette formation. Certains ont intégré l'une des structures du réseau, d'autres ont créé leur propre collectif, d'autres encore ont repris des formations... Le compagnonnage du réseau REPAS n'est ni diplômant ni qualifiant. Mais il offre une expérience enrichissante, ouvre des portes au sein de ces structures ou permet à certains de rencontrer de futurs partenaires professionnels.

**SOURCE**

<https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:jRTz2uzlw5EJ:www.lutopik.com/article/compagnons-du-collectif-reseau-repas+&cd=1&hl=fr&ct=clnk&gl=fr>

# 2011

## LES COMPAGNONS DE L'ÉCONOMIE ALTERNATIVE

n°59 Décembre 2011 | Lisa Giachino

### L'ÂGE DE FAIRE

*Le Repas, réseau d'entreprises en autogestion, propose un tour de France de formation à la culture coopérative aux jeunes de 18 à 35 ans.*

"L'alternatif ça peut faire rêver. Mais qu'est-ce que ça donne au quotidien, dans une entreprise ?" C'est pour permettre à de jeunes adultes de toucher du doigt cette réalité que, depuis 1997, le Repas (Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires) les invite chaque année à un "parcours de compagnonnage" auprès d'entreprises pratiquant l'autogestion et l'égalité en matière de salaires et de responsabilités. L'initiative s'inspire du traditionnel tour de France des compagnons du devoir. "Nous voulions transmettre notre culture d'entreprise et nous avons pensé qu'il valait mieux proposer aux jeunes d'être en itinérance et de connaître plusieurs modèles d'entreprises" explique Yann Sourbier, l'un des représentants du réseau. "Mais tandis que les compagnons du devoir vont apprendre un métier et se déplacer pour acquérir différentes techniques, nous proposons plutôt une formation à la culture coopérative."

### L'entreprise dans ses moindres recoins

Une vingtaine de places sont proposées à des jeunes âgés de 18 à 35 ans. Souvent "en rupture dans leurs études ou leur vie professionnelle", les compagnons viennent en général avec un projet ou avec la volonté

de s'intégrer dans un collectif. Le Tour de France dure de février à juin. Il alterne des immersions individuelles dans trois entreprises différentes, et des périodes de travaux collectifs. "Pendant cinq semaines, le compagnon partage la vie d'une entreprise dans ses moindres recoins : comment on décide, comment on travaille... Il va partager ses activités mais on va aussi lui montrer les noeuds de pouvoir de l'entreprise, ses acteurs extérieurs... Il ne vient pas faire un stage de découverte du métier, mais comprendre comment ça marche" indique Yann Sourbier.

Chaque compagnon passe également deux semaines au sein d'un "groupe d'action collectif" de cinq à sept personnes. Hébergés dans un gîte et "seuls maîtres à bord", les jeunes doivent gérer ensemble à la fois leur vie quotidienne et la réalisation d'une oeuvre collective : organisation d'un événement culturel, construction d'un bâtiment, aménagement paysager... Des temps de "bilan", de témoignages et d'échanges sont enfin prévus entre l'ensemble des compagnons et des entrepreneurs impliqués. Le tout en respectant une pédagogie "responsabilisante", qui évite les "cours magistraux" et privilégie "le partage de pratiques". Les compagnons indemnisés par les Assedic conservent leurs droits durant leur Tour de France, "Chaque année, les compagnons inventent un système de solidarité de type tontine entre ceux qui ont un revenu ou des économies et ceux qui n'ont rien" précise Yann Sourbier. Les inscriptions pour le printemps 2012 sont ouvertes jusqu'au 16 décembre.

**SOURCE**

Âge de faire n°59, décembre 2011

# 2011

## UNE FORMATION POUR BOSSER SANS PATRON

Samedi 23 Avril 2011 | Julien RAPEGNO

### LA MONTAGNE

Le limousin, vieille terre de coopération est un noeud du réseau d'échanges et de pratiques alternatives solidaires (REPAS). A l'école des coop, on n'apprend pas un métier mais à passer de l'utopie à la réalité.

Il y a deux mois, Nicolas, 27 ans était ingénieur en informatique à Paris. En avril, pendant quinze jours il a conçu et monté une grande serre horticole, de bois et de verres à la ferme de Lachaud, à Faux-la-Montagne. Nicolas se sent en rupture : "Pas avec la notion de travail mais avec le système classique, avec la compétition, l'individualisme, la soumission, à une hiérarchie omniprésente. A Paris, je n'arrivais pas à trouver du sens dans ce que je faisais."

### "Prendre confiance"

Nicolas, comme la plupart des jeunes compagnons du circuit REPAS finance cette "formation à la culture coopérative et à l'autogestion" sur ses économies. Au cours de ces quatre mois, des semaines de regroupement alternent avec des temps d'immersion individuelle dans des structures coopératives et avec des "groupes actions", comme celui de la Ferme de Lachaud.

Objectif : Concevoir et réaliser un micro-projet.

Johanna Corbin est l'une des associées du GAEC de Lachaud. Elle conseille les "six compagnons" sans les couvrir puisque c'est l'autonomie et la prise de décision "horizontale" qui sont valorisées. "Certains jeunes arrivent ici avec l'idée qu'il ne savent rien faire de leurs mains. Ils ne vont pas acquérir un savoir-faire manuel, mais prendre confiance", décrit Johanna.

Pascale, 25 ans, a tourné le dos à un CDI d'animatrice de radio dans la Drôme : "J'avais envie de travailler de mes mains". Annabel, 26 ans, vient des Cévennes, et était animatrice dans l'environnement. Plutôt que de "gérer des projets devant un ordinateur", elle veut créer un jardin collectif. Nicolas, l'informaticien, est convaincu par la formule : "J'ai pris confiance en moi et dans les autres, alors qu'en entreprise, j'avais développé des mécanismes de méfiance". Un autre Nicolas, Picard aux cheveux roux de 21 ans, en avait "assez de refaire le monde avec des amis". Il est ravi

d'être "passé à l'action". Anne, 30 ans vient de Bruxelles, et a déjà un projet d'habitat groupé, "mais je voulais apprendre à travailler avec des gens que je ne connais pas". Certains projets collectifs, même pertinents, échouent à cause du facteur humain.

Chloé, qui vient d'Ardèche, joue du marteau pour finir la serre. Son projet à elle n'a rien à voir avec la construction. Elle veut créer une compagnie de danse et de cirque. Le soir, au gîte, elle anime des ateliers de danse et de théâtre. A l'école des coop, on apprend à travailler ensemble, mais aussi à s'épanouir

en dehors du boulot.

### REPAS : un réseau de formation

### qui fonctionne grâce au bénévolat

Le réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires (R.E.P.A.S.) est né il y a 15 ans. Il fédère, au niveau national, une quinzaine d'entreprises fonctionnant sur un mode collectif. La tête du réseau se situe en Ardèche, au hameau coopératif du Viel Audon.

Mais le Limousin est incontournable dans le (petit) tour de France qu'accomplissent une vingtaine de compagnons (sélectionnés sur dossier) chaque année. Ils font notamment étape à la coopérative Ambiance Bois et à la Ferme de Lachaud (Faux-la-Montagne), mais aussi à la ressourcerie Court-Circuit à Felletin, au Gaec Champs Libres (87) ou à la ferme Battement d'Ailes (Corrèze). Unique en son genre, le compagnonnage du REPAS souffre du manque de financement. La région Rhône-Alpes, s'est désengagée, seule la région Limousin ne fait pas défaut. Un soutien à l'échelle du Massif Central peine à se mettre en place. Atypique, cette formation n'est pas considérée comme "qualifiante".

Les compagnons ne sont pas rémunérés durant les quatre mois (en-dehors d'une éventuelle allocation chômage) et leur accueil représente un fort investissement pour les structures membres du réseau : l'accompagnement représente l'équivalent de cinq semaines de travail pour un salarié sans contrepartie financière.

**SOURCE**

<https://levielaudon.org/wp-content/uploads/2020/02/LaMontagneREPAS.pdf>

# 2011

## JEUNESSE EN QUÊTE D'UTILITÉ SOCIALE

7 Novembre 2011 | Simon GOUIN

BASTAMAG

*Expérimenter de nouveaux rapports au travail, de nouvelles relations entre producteurs et consommateurs, privilégier l'utilité sociale et non le profit. C'est ce que propose le Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires (Repas) à des jeunes, à travers un compagnonnage de trois mois, pour s'initier à l'économie solidaire et au travail collectif. On y apprend, entre autres, la gestion, la coopération, la confiance en soi et les autres. Une formation originale qui donne envie de travailler autrement.*

Nicolas Formet était développeur de logiciels dans une entreprise parisienne. « Après la fin de mon école d'ingénieurs, j'ai enchaîné les boulots, sans vraiment trouver de sens à mon travail », explique-t-il. À 28 ans, il décide de tout arrêter. Changer de cadre de travail, de vie. Faire une pause. En février 2011, il a commencé le compagnonnage du réseau Repas (Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires). Une formation atypique, créée il y a quinze ans, qui propose chaque année à une vingtaine de jeunes de 18 à 35 ans de découvrir le fonctionnement et de s'impliquer dans la vie d'une dizaine d'entreprises/structures alternatives fonctionnant en collectif (voir la liste des structures).

À partir de février 2011, Nicolas Formet a passé trois semaines au centre de formation agroécologique et culturel du Battement d'ailes, en Corrèze. Avant de découvrir le Gaec de la Feve, une ferme expérimentale à vocation environnementale sur le plateau de Millevaches dans le Limousin, puis une ferme pédagogique dans le Doubs, et une en polyculture élevage dans l'Orne. Le parcours de trois mois est d'abord imposé : « L'idée est que toutes les structures peuvent apporter quelque chose et susciter des échanges entre nous », explique l'ancien informaticien.

### Apprendre à travailler en collectif

À trois reprises au cours du compagnonnage, les jeunes se regroupent, souvent au hameau coopératif du Viel Audon, en Ardèche, pour faire le bilan de leurs expériences. C'est l'occasion d'apprendre à s'exprimer en public, à formuler sa pensée, son jugement.

Et de choisir la suite du parcours : pour les cinq dernières semaines, le compagnon fait le choix du lieu et de son mode de participation – immersion dans la vie de la structure ou projet particulier – en fonction de ses objectifs.

Nicolas Formet souhaite, sur le plan personnel, retrouver confiance en lui-même et trouver sa place dans

un groupe. Et sur le plan professionnel, réfléchir à son projet de devenir boulanger. « Mais le compagnonnage nous apprend une philosophie de travail, pas des compétences techniques », précise Nicolas Formet. Pour lui, cette nouvelle philosophie est une vraie rupture avec son ancien métier : coopération, créativité, échanges d'idées, absence de rapports hiérarchiques... On lui fait confiance. « L'important, c'est de faire les choses autrement », décrit le compagnon, qui, au côté de jeunes de tous horizons, a été conquis par les cadres de vie et de travail qu'il a découverts.

### Un mode de vie qui attire de plus en plus de jeunes

Laurent Bouyneau est l'un des sept associés du collectif de la Bourdinière, membre du réseau Repas. L'exploitation, par où est passé Nicolas Formet, rassemble un vacher, deux fromagers, un maraîcher, un herboriste et deux paysans boulangers. Au départ, ils étaient quatre. Quatre à vouloir « mutualiser des idées et des forces », « vivre une aventure humaine passionnante » où le partage des tâches évite la monotonie et réduit la pénibilité – grâce à un roulement, chaque associé travaille un week-end sur sept. À la Bourdinière, la recherche d'autonomie, notamment alimentaire, est une priorité. Et la convivialité, entre autres par des repas collectifs ou des soirées musicales, est omniprésente. Un mode de vie qui attire aujourd'hui de nombreux jeunes. Tellement que le réseau Repas est obligé d'effectuer une sélection parmi les candidatures qu'il reçoit, pour n'en garder qu'une vingtaine.

« La dynamique de ce réseau nous a beaucoup plu, explique Laurent Bouyneau, qui fait aussi partie du comité de pilotage du compagnonnage. « C'est un accompagnement privilégié de jeunes en recherche de changement. » Un engagement pour ces structures qui passent du temps lors des regroupements et dans le comité de pilotage : environ quatre semaines de travail par an en dehors de la ferme. Et une transmission de savoir-faire, de savoir-vivre, de notions d'économie et de gestion. Un enseignement, mais pas uniquement : « Les compagnons ont des questionnements qui nous mettent en face de nos convictions et de nos idées, explique-t-il. Qui nous font avancer. Un réseau d'amitiés, d'esprit d'alternatives, de solidarités, se crée. » (...)

## (...) Quel statut pour les compagnons ?

Côté réseau, la formation d'un compagnon revient à 3 800 euros pour assurer la gestion administrative et pédagogique de la formation, les déplacements, une partie de l'hébergement, des frais d'assurance, etc. Soit au total entre 65 000 et 80 000 euros par an pour l'ensemble des jeunes qui suivent la formation. Pendant longtemps, les régions Rhône-Alpes et Limousin, où sont présentes plusieurs structures du réseau, assuraient une grande part de ce budget.

Puis la région Rhône-Alpes s'est désengagée... mais pourrait renouveler son soutien en 2012. Le financement de la formation est de plus en plus difficile.

« Les structures font aujourd'hui du bénévolat explique Laurent Bouyneau. On cherche désormais d'autres partenaires publics ou privés, comme des fondations. »

Côté compagnons, si l'hébergement est offert par les structures, les frais de nourriture et de déplacement sont à leur charge. Et il faut déboursier 300 euros pour les trois périodes de regroupement, afin d'assurer une partie des frais d'hébergement et de nourriture. Des sommes relativement faibles pour ceux qui ont la chance de toucher le chômage et d'avoir un statut. Car si la formation a longtemps été reconnue par Pôle emploi, ce n'est souvent plus le cas aujourd'hui. « Ils ne voient pas l'intérêt d'une formation qui n'est, a priori, ni qualifiante ni diplômante, explique Nicolas Formet. Pourtant, c'est tout l'inverse ! »

## Le goût d'entreprendre autrement

En groupe, les compagnons trouvent des solutions pour assurer le quotidien, en fonction des ressources de chacun. « Dès le début, on se met autour de la table et on décide de notre façon d'agir, indique Nicolas Formet. On met de l'argent en commun, on paie en fonction de nos revenus. Et on se déconnecte de ce problème d'argent, pour pouvoir avancer. »

Depuis début septembre, l'ancien informaticien a entrepris un Brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole (BPREA), option paysan boulanger, à Montmorot dans le Jura, pour acquérir des connaissances dans la culture des céréales et la fabrication du pain. Et pour son premier stage, il est revenu chez une paysanne boulangère, à la ferme de la Bourdinière, dans l'Orne, qu'il avait rencontrée lors de son compagnonnage. Avant, peut-être, de se lancer dans un projet collectif avec d'autres compagnons avec qui le courant est passé.

**SOURCE**

<https://basta.media/jeunesse-en-quete-d-utilite>

# 2008

## CHANGER LE BOULOT

n°984, 10 au 16 Janvier 2008 | Emmanuelle MAYER

POLITIS

*Presque dix ans dans le marketing, et voilà que Suzon fabrique des fromages dans une ferme collective du Doubs. Ancien dessinateur industriel chez un sous-traitant d'Airbus, son compagnon Benjamin est devenu paysan-boulangier. Diplômé de droit et d'une école de commerce, Théophile vient de créer en Ariège une scop d'écoconstruction avec trois associés. Éducatrice spécialisée, Camille lance son activité de potière dans un lieu de vie autogéré dans le Perche. Après une maîtrise de géographie, Martin propose des animations autour du pain avec Tommy, ancien animateur nature ; les deux compères sont désormais titulaires d'un CAP de boulanger. Jean-Benoît, lui, travaille dans une ressource-recyclerie en Limousin, après des études de sociologie...*

Mais qui sont ces jeunes qui ont changé de vie ? D'anciens compagnons du réseau Repas. Traduction : des personnes qui ont suivi la formation organisée par le Réseau d'échanges et de pratiques alternatives, un groupe d'entreprises rassemblées depuis le début des années 1990 autour de « l'utilité sociale, le développement local et le fonctionnement coopératif », comme l'explique Yann Sourbier, animateur du centre de formation Le Viel Audon en Ardèche.

« Nous avons souhaité transmettre notre manière de concevoir le travail parce que nous recevions beaucoup de sollicitations mais aussi parce que nous voulions impulser de nouvelles créations », raconte Marc Bourgeois, de la scierie Ambiance Bois.

« Nous n'avions pas réellement un savoir-faire à transmettre, plutôt un savoir-être », ajoute Yann Sourbier. Non sans difficultés, le Repas est parvenu à faire entrer son projet dans un cadre juridique, avec le soutien de la région Rhône-Alpes. Ainsi est né le compagnonnage, qui accueille une quinzaine de jeunes de 18 à 30 ans chaque année depuis dix ans. D'une durée minimum de trois mois, cette formation alterne les immersions au sein d'entreprises du réseau, des sessions de mise en commun et la réalisation de projets en « groupes actions ». « Quatre ou cinq compagnons se retrouvent alors pendant un mois pour vivre et faire ensemble », précise Marc. La pédagogie est claire : action et expression de sa pensée.

C'est ainsi que Théophile le commercial a fait de la couture chez Ardelaine et de la construction en bois dans les Cévennes. Il redécouvre l'impor-

tance de ses mains et du théorème de Pythagore. C'est une révélation : « Le compagnonnage m'a permis de faire le pas vers un travail manuel. Avant, pour moi, c'était inimaginable d'être artisan, ces métiers sont très dévalorisés à l'école. » La formation l'a également motivé pour créer son entreprise, la Bois Boîte, fût-ce avec peu de moyens. « J'ai compris que je n'avais rien à perdre et tout à gagner, c'était mon rêve et je n'osais pas le réaliser ». Même sentiment chez Suzon : « Être intégrée aux organismes décisionnels des entreprises m'a donné le courage d'entreprendre. À la ferme de la Batailleuse, j'ai créé ma propre activité au sein du collectif. » Les échanges entre compagnons conduisent aussi à se tourner vers un mode de vie fondé sur la simplicité, l'écologie et « l'investissement citoyen », comme le dit Suzon, qui participe à une association culturelle locale.

C'est sur l'esprit coopératif que les compagnons font le plus de chemin. Martin n'avait pas saisi toute la mesure de la démarche collective :

« Le compagnonnage m'a ouvert les yeux sur la richesse que forme un groupe. » Déjà sensibilisée, Camille constate que c'est également sur cette question qu'elle a le plus appris.

« Le fonctionnement collectif, c'est le fil rouge du compagnonnage », estime la jeune céramiste. Un fil rouge présent dès le début de la formation, avec un jeu dont le but est de s'organiser collectivement pour vivre sur une île déserte. « Aucun groupe n'arrive à survivre ! » avoue Jean-Benoît. On le voit, ce n'est pas tant la nature de l'activité qui compte dans le compagnonnage que le sens qu'on y met. D'ailleurs, si Jean-Benoît a eu envie de travailler à la ressourcerie « Le Monde allant vers », c'est pour l'ambiance conviviale plus que pour les tâches elles-mêmes. « Le compagnonnage ouvre à un nouveau rapport au travail, fondé sur l'épanouissement. Cela peut être très perturbant car cela rompt avec les habitudes et le discours dominant », estime Tommy. Passerelle vers une économie centrée sur l'humain, porte d'entrée vers un réseau, le compagnonnage offre surtout « un espace pour se poser, réfléchir, prendre du recul », estime Martin. Jean-Benoît parle, lui, d'une « maturation accélérée ».

Qui se transforme en furieuse envie agir !

SOURCE

<http://www.politis.fr/articles/2008/01/changer-le-boulot-2672/>